

Les camarades
adresseront tout ce qui concerne
l'en dehors
à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

bi-mensuel

3^e ANNÉE, n° 31

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

Abonnements : Six mois . 3 f. » — Extérieur . . 4 f. »
(Une heure de travail d'un ouvrier qualifié).
Un an . 5 50 — — . . 7 50

Tout numéro antérieur au mois courant : 0 fr. 30

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Le problème de la liberté et de la violence

Il en est qui disent : la liberté pour tous est un noble et généreux idéal ; mais comment concilier toutes les convictions, harmoniser tous les besoins, empêcher que certains groupes soient assujettis par d'autres groupes plus développés ou mieux favorisés par une ambiance spéciale ?

Poser de telles questions, c'est les résoudre.

Ce qu'il importe de faire, c'est de concilier les convictions diverses par une tolérance réciproque, et non pas de nier à celle-ci ou à celle-là le droit de vivre ; c'est d'harmoniser les besoins plutôt que de les situer en opposition permanente ; de stimuler la solidarité des groupes fortunés à l'égard de ceux qui sont misérables, des groupes évolués à l'égard des rétrogrades — et cela comme conséquence d'un calcul noblement égoïste et non pas oppresseur et exploiteur.

On objectera : vous voulez établir alors un rapport de tolérance réciproque entre l'hérétique et l'inquisiteur, par exemple — entre le maître et l'esclave — entre la tribu « colonisable » et les pionniers de la « civilisation » ? Ce serait une tentative absurde.

Rien de tout cela. Quand il s'agit de liberté, les rapports de réciprocité ne peuvent exister qu'entre gens libres ou qui veulent conquérir leur propre liberté sans la transformer en oppression pour les autres.

L'usage de la liberté présuppose la conquête de la liberté.

Donc, ni hérétiques ni inquisiteurs — mais des individus libres de croire ou ne pas croire en cette divinité-ci ou en cette divinité-là.

Ni ouvriers ni patrons — mais des individus et des groupes producteurs placés en état de possibilité de faire valoir les moyens de production, en les considérant comme un patrimoine mis à la disposition de tous pour le faire fructifier.

Ni colonisés ni colonisateurs au moyen d'automobiles blindées, mais un expansionnisme qui améliore en s'améliorant lui-même, et qui ne sera jamais repoussé s'il fournit toutes garanties voulues de ne point imposer de lois nouvelles, de croyances nouvelles, d'usages étrangers.

On en rencontre qui nous disent : pour aller vers la vie vraie et intégrale, force est de renoncer à la civilisation ; à tout ce que la civilisation a produit d'honnête, d'utile, de beau. Il faut retourner à la vie simple, à l'existence des hommes des bois, mettre bas les vêtements inutiles et se libérer des fatigues superflues et vaines.

D'autres, plus modestes, se contentent de soutenir les avantages diurétiqes et économiques de l'alimentation végétale. D'autres encore voudraient mettre un compteur aux organes génitaux et élever un monument à Onan. Et il ne manque pas, certes, de désespérés, aigris par leur rancœur impuissante contre l'humanité qui ne sait ou ne veut se libérer, qui invoquent Origène.

Dans ces recours à un mysticisme sans aboutissant, dans l'exagération de mesures prophylactiques, dans l'universalisation de systèmes de vie monacale qui œuvrent faire le bonheur d'une poignée d'abstinents et cela pour un temps limité — dans tout cela, aucune aspiration, aucune montée vers une plus grande jouissance de liberté ; seulement l'illusion qu'un milliard d'hommes renonceraient d'un trait à ce que l'humanité a gémi des siècles pour construire... pour retourner aux luttes des troglodytes ; luttes contre la nature toujours avare à l'égard de qui ne s'entend pas à la faire produire ; lutte pour la possession du brasier ardent, de la femelle convoitée, du champ ensemené, du troupeau assemblé.

Renoncements monstrueux pour revenir à ce à quoi on a renoncé, pour recommencer, souillés de la même souillure originelle ?

Non !... non !... et voici des hommes qui clament qu'ils veulent vivre dans le monde tel qu'il est sans renoncer à quoi que ce soit. Conquérons notre « joie de vivre » à main armée. Imposons le règne de la liberté.

Le problème de la liberté ne peut pas être résolu au moyen de la violence. Tous ceux qui réussiront à conquérir leur liberté pour l'établir sur une base solide et en étendre l'influence, devront agir sur les autres par la force de l'exemple, la propagande « par le fait ». Sinon, s'il n'y a pas consentement de la part

des autres, il faudra s'imposer à eux ; la révolte s'ensuivra inévitablement.

L'anarchisme est une doctrine de liberté ; elle trace à grands traits, mais d'une main sûre, une systématisation libertaire pour l'unité humaine et pour la collectivité. C'est un système, si l'on veut, comme les autres, mais exempt de dogmatisme, un système de vie sociale, une base sociale.

Cependant, il ne peut pas être imposé comme un autre système. Il est inconcevable qu'on puisse imposer l'anarchisme comme on impose un communisme d'état ou un fascisme oligarchique dont le chef-dictateur est l'esclave.

Mais il est parfaitement concevable que quiconque se sent opprimé veuille secouer le joug qui l'opprime.

La violence est une nécessité qui ne se discute pas quand elle s'affirme comme le dernier moyen qui subsiste pour faire valoir ou démontrer ses propres raisons.

Quiconque est jeté dans un tombeau et condamné à y périr asphyxié, a non seulement le droit, mais encore le devoir de soulever de force avec ses épaules la pierre tombale et de disperser les gardes du sépulchre.

Le droit à la violence n'accompagne pas la liberté, mais commence où la liberté finit. Briser ses fers, rompre son carcan, est une violence aux fins de libération que l'histoire célèbre et ne condamne pas.

La violence légitime est celle qui jaillit d'une nécessité de libération. Cette nécessité a toujours été admise par l'histoire. Si les juges du moment ont condamné, l'histoire a toujours absous, mais elle n'a jamais absous les violents qui ont servi la tyrannie.

Tous les violents ne sont pas des révoltés et on peut se révolter contre une oppression sans user de violence.

La violence pour la violence pure, quand elle s'applique à une vision apocalyptique, nihiliste de destruction, ne résout rien. L'humanité et les individus veulent vivre, non se suicider. Le nihilisme lui-même n'est que le désespoir immense d'une aspiration vers un rêve immense de vie.

Le problème de la liberté admet donc comme une nécessité l'emploi de la violence, comme dernière ressource. Mais il n'en dépend pas. Il ne lui est pas coexistant. Et qui s'efforce de vouloir greffer l'usage de la violence sur le problème de la liberté et de le présenter comme une de ses caractéristiques indispensables, celui-là ne comprend pas la liberté dans toute sa beauté et dans toute sa pureté.

De pareille incompréhension s'ensuivent parfois des conséquences qui, au lieu de profiter au problème de la liberté, en éloignent la solution, parce qu'elles le présentent sous un aspect odieux, et qui n'est pas le sien.

Quand, par exemple, un apôtre de la libre pensée crie du haut de la tribune que il faut incendier les églises, pendre les prêtres et disperser par la violence les fidèles pour déraciner de l'esprit et du cœur des foules — et de tant de gens qui ne sont pas de la foule — le préjugé religieux, il ne sert en rien du tout la cause de la liberté. Il la sert au contraire quand il démontre l'infamie des catholiques quand ils persécutent les protestants, les hérétiques ou les athées — ou ceux-ci ceux-là. Il la sert au contraire quand il prend la défense d'un croyant quelconque opprimé par un autre croyant quelconque.

Quiconque emploie la violence pour convertir ne convertit pas : il opprime et fabrique des martyrs. Ceci en religion comme en politique.

Les communistes, en Russie, et les fascistes, en Italie, se targuent du consentement de masses entières converties par la force, par la violence... Mais les uns et les autres sont contraints — même s'ils étaient fatigués (et ils ne le sont pas) — à persévérer dans l'usage de la violence, dans l'emploi de la force, à serrer de plus en plus le noeud coulant. S'ils le desserraient, ne serait-ce qu'un instant, ils concéderaient une certaine liberté de respiration, et ils savent bien que des gorges ainsi libérées momentanément, il ne sortirait que des malédictions contre les oppresseurs, des appels à la révolte.

On n'impose pas des croyances religieuses, philosophiques et politiques, mais on en démontre les erreurs. Et on a raison d'être violent quand on nous nie

la liberté de discussion, quand on nous veut imposer l'acceptation d'un dogme qui répugne à notre raison, à notre sentiment ; quand on veut nier ou supprimer notre personnalité. Qu'on se défende alors — mais seulement alors — avec les ongles et les dents.

« Utopisme » s'écrieront les hommes positifs qui ont besoin de la force pour démontrer leur raison. Le problème de la vie joyeuse en commun, qu'il s'agisse d'individus ou de nations ne peut être résolu, au point de vue de la liberté, au moyen d'une vision aussi simpliste de la liberté elle-même.

Mais l'utopisme est tout de leur côté. Ils s'y obstinent malgré une expérience douloureuse, sanglante, millénaire, qui devrait les persuader de leur tort.

Depuis des siècles et des siècles, ils forcent l'humanité l'épéon dans les flancs à parcourir le même cercle d'angoisses et de souffrances, à refaire la même course et à patauger dans les mêmes mares sanglantes.

GIGI DAMIANI.

Le Rêve

*Je rêve d'un pays ignorant la souffrance
Où nul être jamais ne se sentirait seul,
Où les cœurs oseraient palpiter d'espérance
Sans voir sur leurs désirs s'étendre un noir linceul.*

(On peut chanter sur l'air de l'Etoile d'Amour, avec le refrain :
Un pays ignorant — les larmes, la tristesse
D'où le bonheur sans cesse — chasserait le tourment...
Je rêve d'un pays ignorant la souffrance
Où l'on vit pleinement.)

*Je rêve d'un pays où la misère hideuse
Serait fait impossible ; où de froid ni de faim
Nul ne saurait souffrir ; où libre, pleine, heureuse,
Rayonnante, la vie pourrait se vivre enfin.*

*Je rêve d'un pays où la science abondante
Chez tous susciterait un désir noble et beau :
Le désir de savoir, sans que lourde et gênante,
Nulle borne entravât les élans du cerveau.*

*Je rêve d'un pays où sans contrainte aucune,
Sans l'appât grossier de l'or ou des honneurs,
Sous l'unique aiguillon d'une entente commune
On verrait s'accomplir les plus divers labours.*

*Mais ce pays n'est pas logé dans quelque étoile,
C'est sur ce monde dont, las, nous voudrions fuir,
Qu'erreurs et préjugés aveuglent comme un voile,
C'est sur ce monde amer qu'il nous faut l'établir.*

*C'est parmi les lassés des retards et des trêves,
Parmi les décidés à œuvrer maintenant
Que peut vivre, éclatant, le soleil de nos rêves
Pourvu que de vouloir chacun soit consentant.*

(Un pays ignorant — les larmes, la tristesse
D'où le bonheur sans cesse chasserait le tourment...
Je rêve d'un pays ignorant la souffrance
Où vivre maintenant.)

E. ARMAND.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

Sectaires. — Gardons-nous bien d'être sectaires. Ne soyons pas sectaires. Le sectarisme n'est pas digne d'hommes libérés. — N'accordons pas au sectaire le bénéfice de l'irresponsabilité. Le sectaire sait ce qu'il fait. C'est ce qui le distingue des simples imbéciles. Il ne poursuit qu'un but : déformer la vérité. Cela devient chez lui une habitude : il finit par agir inconsciemment, et c'est ce qui pourrait faire croire à son irresponsabilité. Mais le point de départ est une préméditation, il a juré d'étrangler la vérité, et cette idée fixe le possède, l'accapare, il agit sous son emprise. Il ne peut plus s'en délivrer. Il est victime de sa passion. Ne laissons pas le sectarisme s'inspirer dans nos cœurs. Il entre par une fissure, fait son chemin, et nous serions bien vite sa victime si nous n'y prenions garde. Trop de précipitation, trop de hâte dans nos jugements peuvent nous acheminer vers le sectarisme. Il faut l'empêcher de faire en nous son œuvre néfaste. Moi qui combats le sectarisme je puis être sectaire, je puis employer les mêmes armes que lui, si j'oublie de mettre entre lui et moi une barrière. Certes, ce n'est pas être sectaire que d'avoir une idée, que de la défendre, que de la creuser, de l'augmenter, de l'enrichir sans cesse par la variété des points de vue sous lesquels on l'envisage. Etre sectaire c'est n'avoir aucune idée à défendre. Ce qui est du sectarisme, c'est de déformer sciemment la vérité, c'est de calomnier l'adversaire, de s'attaquer à sa vie privée, de le poursuivre d'une haine aveugle et sourde. Nous aurons toujours tort avec le sectaire : il n'écouterà pas nos raisons. Il se bouchera les oreilles et répondra par des grossièretés à la sagesse de nos arguments. Fuyons de tels êtres qui ne se libéreront jamais de leur néant, auxquels nous ne ferions que donner de l'importance si nous les prenions au sérieux.

Gérard de LACAZE DUTHIERS.

En guise d'épilogue

On a pu lire dans les quotidiens ce fait divers récent qui en dit long par lui-même : « Tom Shanton et James Warmkessel, étudiants et amis à l'Université de Philadelphie, avaient fait connaissance de miss Edna High, jeune et charmante institutrice de Pottstown. Bientôt consumés d'amour, mais liés par leur amitié, les jeunes gens décidèrent d'en finir avec une vie intolérable. Shanton tua d'un coup de revolver Warmkessel, puis, d'un second coup, se suicida. Dès qu'elle apprit le drame, miss High se précipita dans sa chambre et absorba le contenu d'une fiole de poison. »

On peut dire que ces trois jeunes gens ont péri victimes de la morale sexuelle courante. On me répondra que le fait qu'ils n'ont pas su s'en dégager diminue l'intérêt que leur cas pourrait offrir. Peut-être. Mais ça n'empêche pas que lorsqu'on considère comme inactuelle ou inutile la propagande en faveur de la liberté sexuelle et tout ce qu'elle implique : pluralité affective, etc., on se rend plus ou moins complice moralement de drames de ce genre ou de tant d'autres qui emplissent les colonnes des journaux. Il y avait parmi nous, jadis, moins de propagande syndicaliste et davantage de propagande amour-libriste... Il y avait aussi moins d'ouvrieristes et davantage d'anarchistes. Ceci explique cela. Et vraiment, en face du confusionnisme actuel, on se prend à regretter ces temps-là !

QUI CÉ.

L'Usure, le Capital et leurs conséquences

L'Etat, en vertu de son monopole, et les Banques, grâce au privilège qu'il leur a concédé de fixer l'escompte à leur guise, font — en prélevant sur l'argent une surcharge — de l'usure et la favorisent.

Il est vrai que pour l'Etat l'usure n'est pas cela. Par « usure » il entend tout intérêt qui dépasse le taux qu'il a fixé lui-même — le taux légal de cinq pour cent par exemple — et selon les circonstances il interdit l'usure. Mais, abstraction faite que les banques d'Etat trouvent toujours moyen de hausser le prix de l'argent (comprimant toujours plus les limites au dedans desquelles le travailleur peut se nourrir), soit par l'accumulation de leurs réserves d'espèces, d'or, d'argent soit par l'émission de billets ayant cours partout — soit par les dépôts qui leur sont confiés — soit par toutes sortes de combinaisons et spéculations ; abstraction faite de tout cela, quatre de ces cinq pour cent sont de l'usure pure : ils dépassent d'au moins quatre cinquièmes le prix de revient de l'argent et suffisent amplement à expliquer les conditions économiques : ici maintenir la Richesse, là maintenir la Pauvreté et rendre le travail esclave de l'argent.

De l'usure, rien d'autre. Car l'usure, c'est tout ce qui est exigé au-delà des limites du prix de revient.

C'est l'intérêt qui rend le capital un ennemi aussi terrible du travail — qui le fait décrier, redouter, haïr, combattre si violemment.

Qu'est-ce que le capital ?

Tout ce qui n'est pas de l'argent en circulation est du capital — peu importe que ce capital soit grand ou petit, qu'il consiste en quarante sous ou un million de dollars. Le capital est simplement de l'argent thésaurisé, de l'argent qui était destiné à se reproduire sous une autre forme. Les uns l'appellent du travail accumulé — les autres de la production accumulée. Sous des appellations diverses, ceux-ci et ceux-là disent la même chose.

Le capital est du travail qui a déjà reçu sa rémunération ; lui permettre de se prêter à intérêt, c'est permettre au travail d'être rémunéré à nouveau — et indéfiniment, tant que le capital trouve emprunteur.

Inoffensif en soi lorsqu'il est considéré comme le produit du travail, le capital est une arme terrible entre les mains des exploités par la propriété factice qui lui est attribuée : sans travail, se multiplier de lui-même ; grâce à l'intérêt, se rendre productif.

Oui, une arme redoutable. Car l'intérêt est cause que le travail est forcé de racheter ses propres produits plus cher qu'il ne les a vendus. Ainsi faisant, il verse au capital un tribut continu qui l'en rend le continuel esclave.

Les conséquences de cet impôt continu sur l'argent sont : la rarefaction de la production, la diminution conséquente de la consommation, le ralentissement de la vie économique, les crises.

Le monopole de l'argent est le plus important et le plus funeste des monopoles d'Etat. John Henry MACKAY.

Réalités, Vérités

Il suffit de ne pas être de l'avis de certains camarades sur telle ou telle question pour qu'aussitôt ils entreprennent une campagne de calomnies contre vous. Ils ne souffrent pas que quelqu'un possède une autre opinion que celle qu'ils veulent imposer à tout le monde. Ils se font de la liberté d'autrui une singulière idée. Ils surveillent tous vos gestes, épiant toutes vos paroles, vous interdisent d'agir comme bon vous semble, prétendent vous dicter une ligne de conduite, et si vous violez la consigne, n'écoutez que votre conscience et vous dispensant de suivre leurs conseils, ils vous malmènent surmoisement. Leur imagination ne sait qu'inventer pour vous diminuer et vous salir. Ces tyrans font de la mauvaise besogne. A la longue ils finissent par ralentir le zèle des militants, qui en ont assez de ces agissements de fies. Il faut laisser de tels procédés à nos adversaires.

Au lieu de s'attaquer à des « renégats », à des « bourgeois » sans âme et sans conscience, on voit des camarades ne faire aucune différence entre des gens qui ont consacré leur vie à la défense d'un noble idéal et les autres. Ces maniaques, obsédés par l'idée fixe de découvrir des tares, sauf en eux-mêmes, s'acharnent après les vivants, oubliant les morts dont ils font partie. Il faudrait tout de même, camarades (?), ne pas confondre les uns et les autres.

Ces gens qui veulent nous imposer leur médiocre conception de la vie finissent par devenir insupportables. Ils croient détenir le monopole de la vérité, et ils ne détiennent que celui du néant.

De grâce, camarades, n'entravez point notre action en nous reprochant ceci ou cela. Gardez vos colères pour nos ennemis. Laissez-nous libres d'agir car nous nous entendons, du moment que c'est toujours pour la vérité et la justice.

Je hais toutes les politiques, y compris la politique anarchiste. L'anarchie qui devrait être l'absence de toute politique, la cotoie trop souvent et elle possède naturellement les tares de toute politique.

Prenons le parti de ne jamais répondre aux insinuations perfides de nos amis (?) ou de nos ennemis. Répondre à leurs attaques, ce serait provoquer de leur part de nouvelles attaques auxquelles il faudrait encore répondre. Nous n'en finirions plus.

De toutes les tyrannies, la plus détestable est celle des camarades. On la supporte moins que toute autre.

Certains camarades vous reprochent d'avoir des relations dans tel ou tel milieu, d'écrire dans tel journal, etc., etc. C'est un comble. J'ai bien le droit de fréquenter qui bon me semble. Mais non, pour faire plaisir à ces camarades, il faut être leur prisonnier, faire tous leurs caprices, leur obéir servilement. Et ils se disent libertaires. Ils sont moins libres que vous.

Où l'on fait souvent la meilleure besogne, c'est dans un milieu ecclésiastique. On a des chances de révéler à elles-mêmes des consciences qui s'ignorent, tandis que, dans un milieu avancé, on parle devant des gens gagnés à votre cause. C'est moins intéressant. Sans compter qu'on est souvent plus libre d'exprimer sa pensée chez des « étrangers » que dans des groupements d'avant-garde, où l'on vous ferme la bouche dès que vous énoncez une idée juste.

Ce jeune écrivain vous reproche d'être plus âgé que lui, comme si cela signifiait quelque chose. Il dit même que vous êtes un « vieillard ». Or, c'est lui qui est vieux, et c'est vous qui êtes jeune.

Quand on s'est dévoué pour une cause, que récolte-t-on de la part de ceux qui devraient être les premiers à vous remercier : des insultes !

Etre d'un parti, c'est se suicider.

Il est des injures qu'il faut traiter par le mépris : insinuations perfides des camarades, déformant vos gestes et vos paroles, dans l'intention de vous nuire ; calomnies dictées par la mauvaise foi d'adversaires incapables de se hausser au niveau de votre pensée ; comptes rendus amorphes de vos ouvrages par des pseudo-critiques qui essaient de vous étrangler et dont les partis pris sont stupides. Il n'est tel que d'opposer aux manoeuvres de l'envie, de la haine ou de l'ignorance, un haussement d'épaules.

C'est une des laideurs de notre temps que le travail intellectuel soit le seul qui ne soit pas payé (je ne place pas parmi

les travailleurs intellectuels certains romanciers à gros tirages, auteurs dramatiques en vogue et chroniqueurs aimés du public). Ce n'est pas qu'on l'estime trop au dessus des occupations terre à terre pour le rémunérer, c'est plutôt qu'on le juge inutile. Le travailleur intellectuel est contraint d'exercer pour vivre un autre métier. Cependant, les travailleurs manuels, spécialisés dans leurs métiers, n'admettent pas qu'un intellectuel vive du sien, qu'ils considèrent comme un luxe... Ils veulent bien profiter de son savoir, de son érudition et de son dévouement, ils croient même que cela leur est dû — sans rien lui donner en échange. Triste époque !

L'essentiel, quand on écrit, ce n'est pas d'être payé : c'est de dire ce qu'on pense. Payé ou pas payé, c'est l'important.

Gérard de LACAZE DUTHIERS.

Tourment

L'Homme, le Démon et Dieu se sont unis pour profaner mon jardin inculte. (Je me demande encore comment il se fait que le Surhomme ne soit pas venu). Ils se sont dressés devant moi comme trois allégories perverses.

Dieu me dit : « Je suis le bien inaccessible auquel tu dois aspirer. Sacrifie-toi, renonce-toi et tu m'atteindras ».

Le Démon me dit : « Je te donnerai le bonheur si tu m'adores ».

L'Homme me dit : « Je suis l'idéal des athlètes. Sois mien ».

J'ai ri. Je ris encore, mais mon rire n'est pas encore serein.

Je sens que je n'appartiens pas à l'Homme, que je n'adore pas le Démon, que je ne me sacrifie sur l'autel d'aucun Dieu. Et cependant, je n'ai pas encore la certitude mathématique d'être moi-même, le maître de mon règne fantastique. Et c'est là mon tourment. Quand Dieu me dit : « Tuer est mal ». Quand le Démon me dit : « Tuer est nécessaire ». Quand l'Homme me dit : « Grand est celui qui meurt pour l'idée. Je réponds à chacun d'eux : « Ceci n'est pas la vérité ».

Quelqu'un sut que j'aimais la guerre et il me dit : « J'ai avec moi plus de mille guerriers braves et vaillants, nous vaincrons. Viens avec nous ». Je lui demandai pourquoi il se battait : — Pour la grandeur de la Patrie, me répondit-il.

« Je n'ai pas de patrie ».

Je croisai d'autres hommes : « Nous savons que tu es un guerrier valeureux. Viens avec nous. Nous verserons la dernière goutte de notre sang pour la Rédemption de l'Humanité ».

J'ai répondu : « Je ne crois pas à l'Humanité, je ne crois pas à sa rédemption ».

Le chef de la troupe fronça le sourcil et me toisa avec mépris : « Lâche », murmura-t-il.

J'ai ri. Mais mon rire n'est pas encore serein. Je sens en moi quelque chose d'âcre qui me tourmente.

Je sens en moi quelque chose de si profondément intime que je ne saurais l'expliquer — que personne peut-être ne pourra jamais expliquer. Je sens en moi l'Indicible.

Voici l'unique moi-même que personne ne connaît. Et peut-être cela est-il mon tourment. Je ne sais. Peut-être est-ce que cela est ma félicité. Peut-être est-ce cela la fontaine qui me désaltère, qui me conduit vers la découverte de l'ultime frontière du Moi, qui veut se répandre et palper dans le frémissement immense et énorme du Tout, pour se dissoudre ensuite triomphalement dans le Rien.

RENZO NOVATORE.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Les 65 ans de Havelock Ellis

Birth Control Review, la vaillante et vivante revue malthusienne que publie à New-York Margaret Sanger consacre en grande partie son n° de février à la commémoration du 65^e anniversaire de la naissance de Havelock Ellis. On sait que Havelock Ellis s'est consacré à l'étude des questions relatives à la sexualité et à l'émancipation de la femme. Son premier livre sur ces sujets, qui ont occupé la plus grande partie de sa pensée et de son temps, paru en 1894, était *Man and Woman* (L'Homme et la Femme). En 1897 parut le premier volume de sa célèbre *Psychology of Sex*, ouvrage achevé en 1910. Il est difficile aujourd'hui de se rendre compte des flots d'outrages qui se déversèrent sur lui parce qu'il avait osé exposer une nouvelle et plus haute conception de la sexualité et de sa fonction dans la vie humaine. « La Psychologie sexuelle » proclame la délivrance de la femme de l'esclavage de honte et d'infériorité qui fut son lot pendant si longtemps. Des autres ouvrages : *Little essays of Love and Virtue* (petits essais sur l'amour et la vertu), *the Dance of Life* (la Danse et la Vie) sont les plus récents. Ce n° de Birth Control Review contient des articles de Margaret Sanger, Ellen Key, Ruth Hale qui donnent différents sons de cloche féminins sur la personne et l'œuvre de ce grand psychologue.

Nous comptons publier très prochainement une colonne ou deux d'extraits des œuvres de Havelock Ellis, suffisants pour donner un aperçu de sa pensée et de sa méthode.

Le *Mercur de France* a édité 4 volumes de la *Psychologie Sexuelle* (traduction van Gennep) et *Le Monde des Rêves* (traduction Gabriel de Lauret).

L'Eglise Romaine et les Rites et Symboles du Paganisme

L'Eglise romaine, pour asseoir son autorité et son influence sur les masses s'est assimilée les rites et les symboles du paganisme, réunissant, en outre, le rituel de la Perse et celui de l'Egypte à la Trinité des Brahmanes et à la morale des bouddhistes. La religion catholique est le produit de tous les vieux systèmes religieux de l'Asie.

Les prières publiques et les oraisons, comme les gestes qui les accompagnent, sont empruntés au paganisme ou au bouddhisme.

Les vêtements ont la même origine. La soutane noire et la ceinture étaient portées par les prêtres de Mithra. Les aubes et les surplis rappellent le costume des prêtres d'Isis.

La chasuble était le vêtement des sacrificateurs égyptiens et phéniciens.

La calotte noire hémisphérique couvrait jadis la tête des prêtres du collège des Arvales à Rome, collège de prêtres institué par Romulus pour présider aux sacrifices faits à Cérés et à Bacchus.

Le bonnet carré, noir, était la coiffure des Flamines, les prêtres de Jupiter à Rome.

La mitre des évêques rappelle la coiffure des prêtres chaldéens, qu'on voyait aussi en Egypte sur la tête des prêtres et de quelques divinités.

La crosse, ancien bâton des chefs de tribu, signal de commandement et d'autorité, se voyait dans les temps les plus reculés entre les mains des prêtres syriens. Dans le système du paganisme, c'était le bâton augural.

Le costume des Papes est également emprunté au passé. Les rois de Babylone portaient un anneau d'or qui leur servait de sceau ; des babouches que baisaient les monarques vaincus ; un manteau blanc ; une tiare d'or d'où pendaient deux rubans. Comme eux, le Pape porte un anneau d'or qui lui sert de sceau, des babouches que baisent les fidèles, un manteau blanc semé d'étoiles d'or, une tiare d'où pendent deux rubans en or.

La tonsure a la même origine que les costumes. Depuis l'antiquité la plus reculée, c'était la coutume parmi le clergé de se raser toute la barbe. Dans l'art chaldéen, le type barbu et chevelu représente les dieux, les héros, les princes, les guerriers et les pasteurs ; le type rasé est représentatif des prêtres.

Chez les Egyptiens, les prêtres d'Isis, consacrés au culte du Soleil, se rasaient la partie supérieure de la tête en forme de disque comme le font aujourd'hui les membres du clergé catholique.

Les faits et les gestes

Le Club Galilée et les refuseurs de service hongrois.

Dans le n° 27 de *l'en de hors*, nous avons parlé en passant, de T'os et Szanto, les refuseurs de service hongrois. Il est intéressant, à ce sujet, de rappeler que leur cas est intimement lié à l'histoire du Club Galilée, fondé à Budapest huit ans avant la déclaration de guerre de 1914. Ce club réunissait non seulement des ouvriers et des intellectuels aux idées avancées, mais aussi des bourgeois sympathisants. Il ne comprenait guère qu'une centaine de personnes, mais son influence était grande et il éditait une revue : « Le XX^e siècle ».

Entre autres propagandes, le Club Galilée faisait du pacifisme et de l'antimilitarisme. Quand la guerre éclata, 4 ou 5 membres du Club refusèrent de porter les armes ; ceci était dû à l'influence de Skarvan, Eugène-Henri Schmidt, Migray et autres anarchistes tolstoïstes qui furent condamnés à quinze ans de prison et en partie libérés par la révolution communiste. Une autre partie des membres du groupe se soumit apparemment à la dictature militaire et répondit à l'appel, mais une fois arrivés dans leurs régiments respectifs ils se livrèrent à une propagande antimilitariste si efficace qu'il s'ensuivit un grand procès anarcho antimilitariste en 1917, où il fut prouvé que sous l'influence de cette propagande des soldats avaient refusé de tirer sur des grévistes. Le gouvernement hongrois arriva vite à savoir que le foyer de l'agitation était le Club Galilée. On arrêta T'os et sa compagne, Szanto et d'autres. A cause de leurs déclarations T'os et Szanto furent condamnés à mort. La compagnie de T'os et d'autres camarades eurent cinq années de prison.

La révolution de 1918 sauva les condamnés à mort. On sait que cette révolution avait fait monter au pouvoir le dictateur Bela Kun qui décréta la mobilisation du prolétariat dans le but d'obtenir de l'Entente une révision du traité de paix et de meilleures frontières. Fidèles à leurs convictions antimilitaristes T'os et Szanto refusèrent de servir dans l'Armée rouge. La dictature du prolétariat ne se comporta pas mieux à leur égard que l'avait fait la monarchie : T'os et Szanto reprirent le chemin de la prison.

La révolution communiste n'aboutit pas. Horthy et consorts arrivèrent au pouvoir et instaèrent la terreur blanche. Ils laissèrent naturellement T'os et Szanto où ils étaient et internèrent la compagnie de T'os. Cependant, grâce au boycottage dont fut l'objet le régime Horthy, T'os et Szanto parvinrent à être libérés provisoirement sous caution ; ils réussirent à passer la frontière, à traverser la Roumanie, à passer à Vienne et de là à Paris. Leur dessein était de créer un journal en hongrois et de le publier en Amérique où la compagnie de T'os les avait précédés. Jusqu'ici nous n'avons pas eu de nouvelles du sort qui leur a été réservé à l'expiration de la peine de deux mois de prison qui leur a été infligée en Angleterre.

NOUS ENVOYONS contre 4 fr. (franco et recommandé) des collections de *l'en dehors*, premier format, n°s 1 à 16/17.

En marge des compressions sociales

L'Intégrale.

Nous venons de recevoir le n° du 29 février du *Bulletin de l'Intégrale*. Comme toujours, il fait des personnalités et il est vrai que toutes ces querelles et ces dissentiments tiennent une grande place dans l'existence quotidienne de milieux aussi restreints. Bref, Coissac s'est trouvé tout seul à la Colonie du 22 octobre au 4 décembre. Ce jour-là lui est arrivé un camarade masculin. Faute de candidatures parmi les amis de « l'Intégrale », Coissac a eu recours à une annonce dans *La Petite Gironde*, ni plus ni moins. Cette annonce lui a valu une soixantaine de réponses : une douzaine de candidatures ont persisté ; sur ce dernier nombre, il en a choisi trois. « Traités en amies — écrit Coissac — ces dames se conduisent en amies. chose que n'ont pas su faire les camarades conscients qui ont passé à « l'Intégrale ». Cet incident est, selon nous, ce qu'il y a de plus intéressant dans ce n° du *Bulletin*. V. Coissac espère toujours éviter une liquidation.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté en dehors de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

Pointes sèches

Qu'est-ce donc qu'un gourmand ? Est-ce celui qui, taillé en hercule, a besoin pour se sustenter d'une plus grande proportion d'aliments ? Est-ce celui qui préfère la qualité à la quantité, le gourmet ? Ou bien ce malade à l'estomac dilaté ? Ou encore ce famélique qui, naturellement, dévore avidement le fruit qu'on lui tend et jette craintivement les regards autour de lui de peur qu'on lui ravisse ? La Gourmandise est-elle réellement un défaut ?

GABRIEL.

La question du bonheur

C'est une question vieille comme le monde et toujours plus controversée.

Sans se réjouir de ces divergences d'opinion, on ne peut non plus les déplorer ; c'est la lutte, le choc des idées qui fera ressortir le meilleur raisonnement.

Dans certains milieux, jusqu'à nos jours, cette question de bonheur semblait être résolue par la formule : « De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins. » Je crois qu'en se tenant à ces seuls termes, c'est la plus inépuisable solution que l'on puisse trouver, pour la bonne raison qu'elle ne contient que des choses inconnues, chacun n'ayant jamais défini ses forces et encore moins ses besoins.

Comment les hommes pourraient-ils avoir leurs besoins satisfaits et par conséquent être heureux, s'ils n'ont pas déterminé leurs besoins et adopté une méthode pour les satisfaire ?

Le bonheur ne peut être qu'un état sans souffrances. Il ne sera donc pas plus dans la création d'un maximum de besoins ressentis et satisfaits que dans la réduction au minimum de ces besoins, puisque l'un ou l'autre de ces deux cas occasionne des souffrances physiques ou morales, et qu'alors la somme des réjouissances réalisées sera diminuée de la somme de toutes ces souffrances. Le bonheur consiste non en la satisfaction des « seuls » besoins, mais en celle de « tous » les besoins nécessaires à la vie ; il consiste donc dans le développement intégral de l'individu, physiquement et intellectuellement.

Un individu qui raisonne juste est déterminé, pour être heureux, à ne faire que des gestes, à n'avoir que des besoins dont la satisfaction concoure au but donné : son complet développement.

L'homme raisonnable suivra les règles d'hygiène que lui enseignera l'étude de la physiologie, se nourrira d'une façon saine, dépensera son énergie par un travail quelconque autant que possible utile, et cela pour entretenir en bon état ses organes et ses muscles.

Certes, il faut surmonter de grandes difficultés pour être logique avec les théories que l'on veut suivre et que l'on trouve bonnes pour son bonheur ; mais ce sera d'autant plus facile qu'on y sera déterminé par ses études, ses observations et la puissance qu'on aura eue sur soi-même pour renoncer à ses besoins inutiles et nuisibles. C'est de cette puissance en effet que dépend la force réactive que l'individu doit opposer aux contingences s'il ne veut pas qu'elles l'absorbent.

Le jour où les hommes ne voudront plus être le jouet de leurs préjugés, de leurs erreurs, de leur ignorance, ils seront forts.

Lorsqu'ils auront des cerveaux d'hommes libres, les exploités de toute espèce auront vécu, tous les hommes vivront du produit de leur labour, celui-ci sera réfléchi et non incohérent, le parasitisme ne pourra plus exister. Ce sera donc par l'association raisonnée, l'association par affinités, l'association d'égoïsmes intelligents que se formera une société raisonnable et non pas par l'attente d'une transformation brusque ou brutale de la société actuelle en une société prétendue « nouvelle » mais où les individus continueraient à faire les mêmes gestes stupides sous des noms divers.

Maurice IMBARD.

Croquignoles

De l'ange à la bête.

J'apprends que des végétariens ou végétaliens ou crudivores — je ne sais au juste de qui il s'agit, ni où ça s'est produit — se sont publiquement montrés choqués de l'importance donnée dans l'en dehors aux questions d'ordre affectif. Les végétariens, végétaliens, etc., me sont braves gens très sympathiques, personnellement, et je ne me suis jamais senti choqué, pour ma part, de l'excitation culinaire qui se dégage de toute leur propagande, ni de l'exposé de leurs multiples combinaisons alimentaires. Un manuel de recettes végétariennes ou végétaliennes est aussi intéressant à parcourir et à expérimenter — pour celui à qui ça plaît — qu'un manuel de recettes érotiques ou voluptueuses. Pas plus, si l'on veut, mais pas moins. Une revue ou un journal consacré à l'amour libre ou à la liberté sexuelle, considérés au point de vue anarchiste (E. Armand eut jadis l'idée d'éditer une publication de ce genre) ne saurait être considéré comme moins efficace ou moins nécessaire qu'un périodique s'occupant exclusivement d'hygiène, de communisme appliqué ou d'antimilitarisme. Je me demande même pourquoi il est besoin d'insister sur ce point.

Je me permets de citer à nos détracteurs en la matière ce passage de la préface de la Vie Sexuelle et ses Lois (page 9). « Les inventions sexuelles de l'humanité sont presque toutes antérieures ou contemporaines à l'homme ; il n'en est aucune dont le modèle, même perfectionné, ne lui soit offert par les animaux, même les plus humbles. Lascivité, caresses, postures étranges, aberrations des sens, les animaux connaissent tout cela... Vue à cette lumière des mœurs animales, la débauche perd tout son caractère et tout son sel, parce qu'elle perd toute son immoralité. L'homme qui réunit en lui toutes les aptitudes des animaux, tous leurs instincts, toutes leurs industries, ne pouvait éviter l'héritage de leurs méthodes sexuelles. Et il n'y a pas une luxure qui n'ait, dans la nature, son type normal. Oui, l'amour dont nous nous targuons n'est que la synthèse des instincts obscurs de myriades d'êtres dont nous nous croyons séparés, alors que nous sommes leurs imitateurs ».

Pour être végétarien, végétalien, crudivore, etc... on n'en est pas moins un animal... humain. Et c'est peut-être ici le lieu de rappeler qu'à force de vouloir faire l'ange, on finit par faire la bête. Voir Pascal.

CANDIDE.

Ce qu'il faut apprendre des Artistes

Quels moyens avons-nous de rendre pour nous les choses belles, attrayantes et désirables lorsqu'elles ne le sont pas ? — et je crois que, par elles-mêmes, elles ne le sont jamais ! Ici les médecins peuvent nous apprendre quelque chose quand par exemple ils atténuent l'amertume ou mettent du vin et du sucre dans leurs mélanges ; mais plus encore les artistes qui s'appliquent en somme continuellement à faire de pareilles inventions et de pareils tours de force. S'éloigner des choses justes qu'à ce que nous ne les voyions plus qu'en partie et qu'il nous faille y ajouter beaucoup par nous-mêmes pour être à même de les voir encore — ou bien contempler les choses d'un angle, pour n'en plus voir qu'une coupe — ou bien encore les regarder à travers du verre coloré ou sous la lumière du couchant — ou bien enfin leur donner une surface et une peau qui n'a pas une transparence complète : tout cela il nous faut l'apprendre des artistes et, pour le reste, être plus sages qu'eux. Car chez eux cette force subtile qui leur est propre cesse généralement ou cesse l'a et où commence la vie ; nous cependant, nous voulons être les poètes de notre vie, et cela avant tout dans les plus petites choses quotidiennes.

Frédéric NIETZSCHE.

Réflexions

sur la loi « non écrite », le « maître » intérieur et les « concessions » individuelles

Il y a longtemps que j'aurais voulu revenir sur la question de la loi « non écrite » telle qu'elle a été posée — on sait avec quelle profondeur souriante et quelle connaissance du sujet — par Han Ryner, dans le n° 1 de *l'en dehors*. Le terme m'en a manqué jusqu'ici... Il est donc entendu que si l'anarchiste nie et rejette la loi « extérieure », c'est parce qu'il se sent ou s' imagine capable de la remplacer par une règle de conduite interne — quel qu'un m'écrivait l'autre jour un « maître intérieur ». J'ai toujours exposé et défendu cette conception, et j'ai essayé de la réaliser dans ma vie autant que faire se peut. Comme vous, comme nous tous, j'ai réussi souvent et fréquemment j'ai échoué. Je me suis trouvé maintes fois en présence d'un événement inattendu à l'égard duquel pour la première fois il me fallait apprendre à réagir, d'un fait imprévisible contre lequel mon arsenal de précautions ne m'a servi de rien. Ceci ne prouve rien d'ailleurs, car si j'ai trouvé inefficace, en un cas particulier, la règle de conduite que j'avais proposée publiquement, elle a pu, dans un cas semblable, être d'utilité à autrui.

D'ailleurs, il suffit qu'on fasse tout son possible pour se conformer à ce « maître » intérieur. On ne peut en vouloir à quel qu'un d'hésiter en face d'une éventualité qui l'a surpris. L'équilibre se rétablit assez rapidement. Au bout d'un certain temps, c'est la forme de déterminisme habituel qui reprend le dessus.

Toute règle de conduite intérieure est une manifestation, une représentation du déterminisme personnel — du déterminisme personnel du moment — en réaction contre le déterminisme grégaire, social. Chez les êtres à mentalité effacée le déterminisme est à peine marqué, et il se noie volontiers dans le déterminisme général. Les constituants des sociétés organisées chez qui il est fortement marqué, l'exercent sourdement, en cachette ; pour ne pas trop avoir à souffrir des conséquences de leur opposition intime aux mœurs de la collectivité. Les anarchistes, eux, opposent carrément, cyniquement, leur déterminisme personnel — leur mode de réagir individuel — au déterminisme ambiant et c'est là leur raison « d'être. »

Il n'est pas difficile d'obéir au « maître » intérieur qu'on s'est choisi soi-même, puisque cette « loi », ce maître sont l'expression de son opinion, de son sentiment, de son vouloir. Il ne faut cependant pas qu'il devienne aussi despotique, ce maître intérieur, que le dictateur extérieur. Le fait qu'il ne m'aurait été imposé ni par l'Etat, ni par le groupe social au dedans duquel j'évolue, ni par un individu quelconque, ne saurait le rendre moins oppresseur aussitôt que lui obéir me rendrait malheureux. Quand je me bâtis une règle de conduite intérieure, c'est pour qu'elle me serve, non pas pour que j'en sois le domestique ; c'est pour qu'elle me rende heureux, non pas pour qu'elle fasse mon malheur — c'est bien assez de la souffrance que m'inflige le maître extérieur en m'obligeant à refouler mes appétits les plus légitimes. Ma loi, mon Dieu intérieur est une « table », une « idole » édifiée de mes propres mains, comme un memento ou pour ma récréation ; le jour où elle m'ennuie ou cesse de me plaire, j'entends la briser cette table, cette idole, cette cuvette.

J'ai fort goûté certains passages de la lettre de Grillot de Givry qui a paru dans *l'en dehors* du 31 janvier — entre autres celui où mon correspondant expose qu'il est un individualiste (faisant de ce terme, je suppose, un synonyme d'égoïste), qui tente de temps en temps une « excursion » dans l'altruisme s'il le juge utile et intéressant. Moi aussi, je suis un individualiste qui ne se sent pas lié dogmatiquement par les opinions ou les propositions qu'il a émises ou présentées à un moment donné — lesquelles opinions ou propositions ne sont, somme toute, que les récits des péripéties de sa lutte pour sa vie, l'exposé de ses réactions personnelles contre les difficultés, les obstacles, les oppositions que lui et les siens rencontrent lorsqu'ils entendent, pour de vrai, « vivre » leur vie. Je suis un individualiste qui ne veut pas me sentir lié à jamais par les tranches de ma vie intellectuelle que j'ai plaisir de livrer au public : comme toutes les productions, une production d'ordre intellectuel représente un moment de l'activité du producteur et cela seulement. Je suis aréligieux.

Ce n'est pas me renoncer que de me renoncer quand « je le trouve utile et intéressant » — c'est me faire plaisir. Je ne me renonce que lorsque je m'abstiens — pour m'astreindre à une loi écrite ou non écrite — d'un geste, d'un plaisir, d'une jouissance que sur le moment il me plaît d'accomplir ou de goûter. Tant que je ne trouverai pas utile pour « ma joie de vivre » de ne pas me renoncer, je ne me renoncerai pas. Je n'ai à rendre compte à personne des circonstances où je donne des entorses à ma règle de conduite, où je désobéis à mon maître intérieur, parce que ce jour-là il m'a plu de lui donner congé ou de le mettre sous clé — quitte à y revenir, mon excursion ayant assez duré.

On me dira que c'est légitimer le « caprice », glorifier la « fantaisie », magnifier le « dérèglement ». On me reprochera de « mettre en pièces » l'argumentation individualiste anarchiste. Est-ce bien vrai ? On peut se demander si ce n'est justement pas dans le caprice ou dans la fantaisie, dans l'abandon voulu à son désir que l'individualiste se montre tel qu'il est, tel qu'il se sent. Se montrer tel qu'on est, tel qu'on se sent, insouciant des dieux et des maîtres, des lois et des règles, extérieurs comme intérieurs, mais c'est là tout l'individua-

lisme anarchiste ! C'est cela « être et non paraître ». Être anarchiste, ça n'a jamais voulu dire prendre l'engagement de renoncer aux caprices et aux fantaisies, aux revendications présentes de son « moi » psycho physiologique — c'est dans ses rapports, accords, contrats, mécompréhensions, conflits avec ses camarades ne jamais faire intervenir l'archisme. C'est, si l'on veut, ne considérer comme la seule immoralité que l'emploi de la violence, de la coercition, peu importe au profit de qui la contrainte ou la force est exercée.

C'est encore ne placer sous l'égide ou la protection de l'Etat aucune de ses aspirations, déclarations, réalisations ou expériences. De l'Etat, entendu comme incarnation des institutions gouvernementales ou administratives qui légalisent ou imposent le contrat social.

Vous souvenez-vous de ce périodique anarchiste tolstoïen qu'éditait Crosby et qui se dénommait *The Whim* — « le Fantastique » ?

Individualiste anarchiste, je me réserve donc de faire ou ne pas faire du « caprice » ou de la « fantaisie » selon que je le trouve utile ou intéressant, et suivant les cas. Et sans admettre que ma façon de faire puisse m'être opposée, parce que dans deux cas apparemment semblables j'agis différemment.

Ces réflexions nous amènent par une pente naturelle aux « concessions » individuelles. Tout le monde parmi les individualistes anarchistes ne réagit pas contre le milieu social selon une méthode semblable.

En tant qu'individus dépouillés des préjugés, des conceptions idéalistes qui faisaient jaillir les néophytes du sang des martyrs, certains de nous pensent que la vie est bonne à vivre, et que le martyre recherché est une sottise. Nous ne pouvons nous placer qu'à un point de vue réaliste, immédiat, pour formuler nos critiques. Quel étalon choisir ?

Au point de vue des faits et gestes de nos camarades relativement au milieu social, j'estime que nous sommes incompétents. Nous ne pouvons formuler que des préférences. C'est comme dans la question des légaux et des illégaux : chacun se débrouille comme il peut. Quand j'expose qu'à l'illégal qui gagne cent et consacre dix — temps, facultés, argent — je préfère, en raison de l'effort manifesté, le légal qui gagne dix et consacre un, c'est une opinion, une thèse, une préférence. Rien de plus. C'est mon étalon. Quand j'expose qu'au librement uni qui tyrannise son conjoint, je préfère l'uni légalement qui pratique l'amour libre, c'est un avis, une préférence encore. C'est parce que je m'attache à l'esprit, non à la lettre. Comment déterminer quand un camarade quelconque « doit » agir ou non loyalement (?), scrupuleusement (??), vis à vis du milieu ; où il doit employer la force, où il doit user de la ruse ? La ruse de la suggestion devient facilement une force et il est telle force physique qui ne saurait se manifester autrement que par la ruse. D'ailleurs il se produit parfois que ce qui est force pour celui-ci, se traduit ruse pour celui-là, et vice versa. Où doivent commencer, s'arrêter les concessions ? Quelles concessions diminuent ou augmentent un être donné ? Je n'en sais rien.

J'exposerai volontiers une opinion : Je ne ferai de concessions au milieu que comme un pis-aller, dans l'intention bien déterminée d'en profiter pour ruiner ce milieu même. Je sais une chose

par-dessus tout, c'est que le milieu agit par la violence sur l'individu : violence légale, économique, intellectuelle ; or, la violence c'est la pire, la plus malpropre des ruses. Une concession faite au milieu ne m'engage pas plus vis à vis de lui que la signature de l'engagement de location ou le fait de passer la visite de la douane, ne m'engage vis à vis de l'accaparement de la propriété bâtie ou des frontières.

Ce contre quoi je m'élève c'est qu'on présente ces concessions, ces pis aller, au titre de propagande, comme des types, des échantillons de réalisations individualistes anarchistes, alors qu'il ne s'agit que d'expédients individuels.

J'en reviens à mon étalon : je m'inquiète peu des concessions faites au milieu, c'est l'attitude du camarade vis à vis de ses camarades, c'est l'action et l'intensité de sa propagande à la fois éducative et destructive qui m'intéressent uniquement. Parvenu là, je dois dire que mon embarras n'est pas moindre. Etant *mise hors de question*, l'intention de produire, prolonger ou intensifier la souffrance, comment m'y prendre pour jauger l'orthodoxie de l'attitude d'un camarade vis-à-vis des individus de son espèce ?

Je m'aperçois, en épuisant le sujet, que c'est, après tout, sur l'attitude d'un camarade vis-à-vis de moi que j'édifierai mon jugement, d'après la dénomination que j'attache personnellement au terme camarade. Ne pourra-t-il pas se faire que tel m'ait paru le camarade modèle qui n'a pu jusqu'ici passer aux yeux d'autrui que pour imparfait ou peu recommandable ? Pour y revenir, la critique de l'attitude du camarade vis à vis de ses camarades ne me paraît pouvoir s'exercer et encore modestement, qu'à condition de prendre pour étalon la conception que celui qu'on veut critiquer se fait lui-même du camarade, ou alors qu'on ne critique pas ! Prendre pour mesure sa conception à soi de la camaraderie, c'est formuler une opinion qui n'engage que celui qui l'émet et qui ne vaut que pour ceux qui la partagent.

Et il se peut que le point de vue que j'expose ici diffère plus ou moins d'une opinion exposée ailleurs dans ce numéro même. Les préoccupations auxquelles « j'obéis » en les traçant n'étant pas les mêmes que celles qui m'incitaient alors à extérioriser ma façon d'être intellectuelle. J'ai déjà exposé que je n'avais pas qu'une opinion sur un même sujet...

E. ARMAND.

Si vous n'avez pas lu
L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE
vous ignorez tout
du mouvement individualiste.
Envoi contre 8 fr. 25 recommandé.

La Carmélite

Par le cloître dolent, hanté de nostalgie,
Où le rêve s'épanche aux vasques du soir bleu,
La jeune carmélite égarée en son Dieu,
S'étirole dans l'oubli qui la béatifie.

Mais ses yeux de lapis, à la candeur de l'eau,
Ont redit sa beauté de vierge immaculée ;
Et le sang de son cœur, de sa chair immolée,
A tout à coup blémi, sous un frisson nouveau.

Et le remords l'étreint comme un démon fébrile.
Son âme se débat dans un chaos de feu
Et ses yeux vont pleurer sa jeunesse inutile.

Elle peut invoquer tous les saints de ce lieu,
Un souffle tout puissant l'arrache à cet asile ;
Et si c'est là Satan, il est plus grand que Dieu !

BANVILLE D'HOSTEL.

(Extrait de *Banville d'Hostel*,
l'homme de rêve et d'action, par Han Ryner).

Grandes Prostituées et fameux Libertins (23)

Tibère

Le successeur d'Auguste, Tibère n'y allait pas de main morte. Il condamnait à la mort tout être, homme ou femme, qui ne se prêtait pas de bon gré à ses fantaisies lubriques : « Ne savez-vous pas que je suis empereur ? » disait-il aux récalcitrants.

Suetone raconte, dans son *Histoire des Douze Césars*, que « dans l'île de Caprée, où il s'était retiré, Tibère, à la faveur de la solitude et loin des regards de la capitale, se livra à la fois à tous les vices qu'il avait jusque-là dissimulés. »

« Dès sa première jeunesse, il avait été connu dans les armées pour sa grande passion pour le vin. Au lieu de Tibère on l'appela *Biberius* ; au lieu de *Claudius*, *Caldius* ; on disait de lui *Nero Mero* (noms qui signifient buveur en mauvais latin).

« Etant empereur, il passa deux jours et deux nuits à boire avec Pomponius Flaccus et Lucius Pison, dans le temps même qu'il travaillait à la réformation des mœurs ; et, aussitôt après, il donna à l'un le gouvernement de la Syrie, à l'autre la charge de Préfet de Rome, en les appelant, par un billet, ses plus affectionnés et ses amis de toutes les heures.

« Après avoir réprimandé dans le Sénat Sestius Gallus, vieillard dissipateur et scandaleux, autrefois noté d'infamie par Auguste, il lui demanda à souper, à condition qu'il ne changerait rien à sa manière de vivre ordinaire, et que le repas serait servi par des filles nues.

« Parmi plusieurs candidats très distingués qui se présentaient pour la questure, il préféra le plus inconnu, parce qu'il avait vidé à table une cruche de vin qu'il avait versé lui-même. Il donna quatre mille sesterces à Asiellus Sabinus, pour avoir fait un dialogue où le champignon, le bec-figue, l'huître et la grive se disputaient ensemble. Enfin il établit une nouvelle magistrature, qu'on pouvait appeler *l'intendance des voluptés*, et qu'il confia à Césionius Priscus, chevalier romain.

« Il avait, dans sa retraite de Caprée, des réduits destinés pour ses débauches les plus secrètes ; c'est là que de jeunes filles et de jeunes garçons, imaginant des plaisirs monstrueux, formaient entre eux une triple chaîne et, ainsi entrelacés, se prosternaient devant lui pour ranimer, par ce spectacle, les désirs éteints d'un vieillard.

« Il avait plusieurs chambres ornées des peintures les plus lascives et des livres d'Éléphantis, afin qu'on trouvât de tous côtés des leçons et des modèles de jouissance.

« Les bois et les forêts n'étaient plus que des asiles consacrés à Vénus, où l'on voyait de tous côtés la jeunesse des deux sexes, dans le creux des rochers et dans des grottes, présentant des attitudes voluptueuses, habillée en nymphes et en sylvains. On appelait Tibère *Caprinee*, du nom de son île.

« Il poussa, dit-on, la turpitude encore plus loin, et même à un point qu'il est aussi difficile de croire que de rapporter. « On prétend qu'il accoutumait de petits enfants un peu forts, mais encore à la mamelle, et qu'il appelait ses petits poissons, à jouer entre ses jambes lorsqu'il était dans le bain, à le mordre et à le léter, genre de plaisir analogue à son âge et à ses inclinations ; s'il est vrai qu'un citoyen, lui ayant légué un tableau de Parrhasius, où Atalante était représentée avec Méléagre dans la même posture que les petits enfants avec Tibère, et le lui ayant légué sous cette condition que, si le tableau lui déplaisait, il pouvait accepter à la place un million de sesterces, il préféra le tableau et le plaça dans l'endroit sacré de sa maison.

« On dit aussi que, dans un sacrifice, épris tout à coup de la beauté de celui qui leur présentait l'encens, il attendait à peine que la cérémonie fût achevée pour faire violence à ce jeune homme et à son frère, qui jouait de la flûte, et qu'en suite il leur fit casser les jambes, parce qu'ils se reprochaient leur infamie.

« Il se jouait aussi de la vie des femmes les plus illustres, comme on put le voir par la mort de Mallonia, qui s'était constamment refusée à ses désirs.

« Il la fit accuser par des délateurs et ne cessa pendant l'accusation de lui demander si elle ne se repentait pas ; mais, sans attendre son jugement, elle se retira chez elle et se tua, après l'avoir traité à haute voix de vieillard impur et dégoutant. Aussi, dans les *Atellanes*, on appliqua à Tibère, avec une acclamation universelle, la peinture obscène d'un vieux bouc léchant une chèvre.

Il serait trop long de rapporter en détail toutes ses cruautés. Il justifia tout ce que son maître de rhétorique avait dit de lui que c'était de la boue détrempée dans du sang.

Tout délateur était recevable, tout crime était capital. La mort était un supplice trop doux. Plusieurs prisonniers, sûrs d'être condamnés, se firent eux-mêmes des blessures mortelles pour éviter les tourments ; mais on bandait leurs plaies et on les traînait en prison. Tous ceux que l'on exécutait étaient traînés aux gémonies et jetés dans le Tibre. On en exposa ainsi jusqu'à vingt en un jour, et parmi eux des femmes et des enfants et, comme il n'était pas d'usage d'étrangler les vierges, le bourreau les violait auparavant... On comprend qu'à la nouvelle de sa mort, la joie ait été grande dans Rome, où le peuple imitait bien ses débauches,

mais se révoltait contre ses cruautés. Chacun courait dans les rues, criant qu'il fallait jeter ses cendres au Tibre ; on conjurait même les dieux de refuser un chair à son ombre.

Caligula

Tibère fut dépassé par Caligula, empereur après lui. Il rendit publiques sa liaison avec Marc Lepidus Mnester, le pantomime, qu'il embrassait en public.

et bien d'autres. Valérius Catullus qui appartenait à une famille consulaire lui reprochait d'avoir abusé de sa jeunesse « jusqu'à lui fatiguer les flancs ». Sans parler de ses incestes avec ses sœurs et de sa passion connue pour la courtisane Pylade, il ne respectait aucune des patriciennes, même les plus distinguées. Suetone raconte qu'il les invitait à souper avec leurs maris, et les faisait passer en revue devant lui, les examinant avec l'attention et la recherche d'un marchand d'esclaves, et même leur relevant le menton avec la main si la honte leur faisait baisser la tête. Il menait dans une chambre voisine celle qui lui plaisait, et, rentrant avec les traces de la débauche encore toutes récentes, il louait ou blâmait tout haut ce que sa taille ou sa jouissance avait de bon ou de mauvais. Il en répudia quelques-unes au nom de leurs maris absents et fit insérer les divorces dans les actes publics. Il est juste d'ajouter que certains maris se montraient très flattés de la préférence accordée à leurs femmes par l'empereur et il va sans dire qu'à eux étaient réservés tous les honneurs.

Nous avons parlé de ses incestes avec ses sœurs. Il les faisait mettre à table au-dessus de lui tandis que l'impératrice était au-dessous. Il n'attendit même pas d'avoir revêtu la robe virile pour ravir la virginité à Drusille qui était celle qu'il aimait le plus. Quant à ses autres sœurs il n'avait aucun scrupule de les prostituer à ses mignons. Il aimait avec plus de constance et de passion une certaine Césionie qui n'était ni belle ni jeune et qui avait trois filles, mais était de la plus impudente lubricité. Il la faisait voir souvent aux soldats, revêtue d'une cote d'armes, d'un bouclier et montée à cheval à côté de lui ; il la montrait nue à ses amis.

Dans le propre palais des Césars il fit installer un lupanar mieux achalandé que les meilleurs de Rome.

De petites cellules furent construites et ornées selon la dignité du lieu. On y plaça des femmes libres et des jeunes gens d'une naissance honnête et des « esclaves nomenclateurs » allaient autour des places publiques et aux portes des palais inviter les vieillards et la jeunesse.

(A suivre).

Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND).

Questions d'éthique sexuelle

Camarade E. Armand. — « L'érotique est un Art », dis-tu, et à ce titre, il te paraît logique qu'une femme consente sans difficultés à procurer les joies de l'amour à un camarade qui ne lui « porte pas à la peau » — parce qu'elle goûte d'autres œuvres d'art sans aimer les artistes qui les ont produites. Oui, l'érotique peut être un art, lorsque les « rites de la volupté amoureuse » procurent les émotions intenses que l'on ressent devant toute œuvre de beauté, et cela arrive assez souvent, semble-t-il. Seulement avoue qu'il est un art différent des autres, de celui du peintre, du sculpteur, du pâtissier, si tu y tiens. Devant un tableau, une statue, un gâteau, la personnalité de l'auteur s'efface tout à fait et l'on n'éprouve pas du tout le besoin de faire sa connaissance; on goûte pleinement ce qu'il nous livre de lui (psychiquement parlant) et c'est tout. Il en est autrement lorsqu'il s'agit de goûter « l'art érotique ». Pour savourer les joies amoureuses, la présence de « l'officiant », « artiste », « auteur » de l'œuvre d'amour est nécessaire; il est impossible de faire abstraction de sa personnalité, il est même indispensable que sa personne physique soit agréable à la partenaire. Il y a là une question d'attraction physique qui est primordiale en amour. J'entends « des plaisirs de l'amour en ce qu'ils ont de comparable aux plaisirs de la table ».

Car une femme peut très bien éprouver de la sympathie, de l'estime, voire de l'admiration pour un camarade et ne pas se sentir attirée sensuellement vers lui. Et alors, il te semble normal que, dans ce cas, la femme livre son corps au camarade et trouve la compensation à cet abandon qu'elle ne désire pas, dans la satisfaction intérieure qu'on éprouve ordinairement lorsqu'on donne du bonheur à autrui? Eh bien, c'est un sacrifice que tu demandes là (sans chiqué, je t'assure), un de ces « renoncements » contre lesquels tu t'es élevé récemment. Ou bien nous voici revenus à la morale des « faiseurs de joie », et alors nous ne tenons plus compte de la contrainte, de la mutilation qui peut en résulter pour celle qui se donne.

Et voici jusqu'où mènerait ton opinion mise en application : la compagnie anarchiste, agréable physiquement, se « sacrifiant » à chacun des camarades qui aurait envie d'elle afin de procurer du bonheur à tous. Je sais que tu as soin d'ajouter « dans certains cas », mais qui déterminera ces cas? Il y a fort à parier que chacun des amoureux trouvera que son cas est l'un des « certains cas » et revendiquera les faveurs de la jeune femme. En fait, celle-ci ne pourrait se refuser très souvent, car ils sont nombreux les camarades de nos milieux anarchistes pour lesquels on peut éprouver une sympathie quelconque : intellectuelle ou sentimentale. Et pourtant je suis sûr que de son plein gré la camarade ne consentirait pas à les « aimer » tous, car tous ne lui inspirent pas ce sentiment « d'amour » dans lequel l'attraction sensuelle est essentielle, car tout est là et rien que là.

Pour ma part, je ne consentirais pas à procurer les « joies amoureuses » au camarade vers lequel je ne me sentirais pas attirée sensuellement, le faire serait me contraindre, tout un côté intime de ma personnalité serait meurtri. Et je prétends qu'en qualité d'individualiste pour laquelle « la réciprocité est la base équitable de mes rapports avec autrui » — il n'y aurait pas équivalence entre la contrainte désagréable que je m'imposerais et la « joie intérieure » résultant de mon sacrifice.

Ta réponse est très habile, très adroite, puisque tu te places sur mon propre terrain et que tu me poursuis avec mes propres arguments. Résumons-la. Tu affirmes que tu ne trouverais pas équivalence entre la joie intérieure qu'il te procurerait et le sacrifice lui-même d'abandonner ton corps « dans certaines conditions » aux caresses « d'un camarade que tu estimes, avec qui tu sympathises, qui ne t'inspirerait pas une absolue répugnance, avec lequel tu te sentirais suffisamment d'affinités de sentiments et d'esprit qui en ressentirait une si grande joie ». C'est une opinion individuelle. Dans la pratique, je suis certain que c'est à un chiffre très restreint que se limiteront ceux, parmi les

camarades que tu fréquenteras, qui réaliseront toutes ces attirances, à tes yeux. Il m'est arrivé de me montrer « aimable » à l'égard de camarades du sexe féminin qui étaient loin de les réunir. Eh bien, je me suis toujours senti payé amplement de mon sacrifice (?) par la joie intérieure que j'éprouvais d'avoir fait plaisir, sous ce rapport, à autrui. J'estime que mon expérience vaut bien la tienne. Et cela prouve que l'appréciation de la notion de réciprocité demeure individuelle. Heureusement.

Tu sais parfaitement bien que je n'ai jamais entendu établir une obligation (!!!) pour une camarade quelconque de faire le sacrifice de se donner à qui il ne lui plaît pas. C'est à chacun de déterminer sa vie sexuelle comme il l'entend. Seulement décider a priori qu'un camarade réunissant toutes les conditions d'attraction ci-dessus énumérées ne satisfera pas tes aspirations en matière amoureuse, cela n'est ni très individualiste, ni très anarchiste — ni scientifique d'ailleurs. L'apriorisme revêt toujours un caractère de dogmatisme, de préconçu, de crainte d'avoir à exercer son jugement. Or, je prétends que dans le domaine de la sexualité comme dans celui de l'intellectualité, comme dans tous les autres champs de l'activité individuelle, c'est seulement a posteriori qu'on peut tirer des conclusions, un a posteriori sincèrement, résolument, énergiquement envisagé et appliqué un temps suffisant, cela va de soi. C'est encore là une opinion personnelle.

Quand je discute éthique sexuelle, c'est en me situant sur ce terrain — qui nous est commun, je crois — qu'il ne saurait être individualiste de préconiser une détermination unilatérale de la vie sexuelle; de présenter comme conception meilleure ou supérieure à une autre la monogamie, la monogamie, la polyandrie, la polygamie, la communauté ou la promiscuité sexuelle; c'est aussi en revendiquant pour n'importe laquelle des formes de la vie amoureuse et de l'activité sexuelle pleine possibilité d'expression, de proposition, d'expérimentation; c'est en déclarant que nous ne tenons aucun compte des foudres dont la religion, les préjugés ou les lois frappent certaines formes de réalisations sensuelles.

Ceci entendu, il s'agit de ne pas différencier la manifestation sexuelle des autres manifestations vitales; elle n'est tout simplement qu'un des aspects des combinaisons physico-chimiques qui constituent la vie. Vouloir la considérer autrement c'est retomber dans le mysticisme, établir une différence entre la chair et l'esprit, la matière et l'âme. La sensibilité, le sentiment, la sensation ne sont que des termes différents pour exprimer les divers degrés de la réaction de l'organisme individuel en présence du hors-moi, dans ses rapports avec les autres organismes humains.

Ce n'est pas que je nie l'importance de ce qu'on est convenu d'appeler le « sentiment » dans les accords que les humains peuvent passer entre eux — qu'il s'agisse du domaine sexuel ou des autres domaines. Les §§ 153 et 156 de l'Initiation individualiste (LA SENSIBILITÉ INDIVIDUALISTE ET LES ÉLANS DU CŒUR) sont là pour le démontrer. Sans doute, l'as-tu lu. J'y expose que l'individualiste, dans le domaine de la vie sentimentale, se « fera valoir », qu'il exposera son point de vue... « avec ardeur, avec véhémence »; « il s'adressera à la persuasion pour faire triompher sa conception d'un détail de cette vie; il insistera, il reviendra à la charge »,... « sans vouloir jamais que le sentiment lui serve d'outil d'oppression ou d'instrument de contrainte à l'égard d'autrui ».

C'est parce que j'admets la grande valeur du sentiment que je ne considère pas comme « un camarade quiconque tend à prolonger ou augmenter la souffrance de ses compagnons ». Me plaçant à mon tour sur ton terrain individualiste, je pourrais te répondre qu'une femme intelligente sachant, comme l'explique très bien le Dr Nyström dans LA VIE SEXUELLE ET SES LOIS, que lorsqu'on rencontre une personne qui éveille le sentiment de la sympathie, tous les desirs la prennent pour objet avec la puissance de la passion s'abstiendrait a priori de tout geste ou attitude qui serait de nature à faire naître cette sympathie. Elle gèrerait par devers elle l'estime, l'appréciation, l'admiration que pourrait lui inspirer un camarade quelconque. Elle s'arrangerait pour qu'il n'en sache jamais rien. Elle ne le fréquenterait en aucune façon. Elle ne lui laisserait rien espérer. Elle s'interdirait de chercher à plaire, à séduire, par les paroles, par l'écrit, par l'allure, par le costume, par le flirt, etc. Tu vois où on aboutit, en se plaçant sur ton terrain je le répète.

Je maintiens, comme façon de se comporter

entre camarades individualistes en matière amoureuse, qu'il n'est aucun camarade de l'un ou l'autre sexe qui puisse vouloir en faire souffrir un autre — ou même en entretenir la pensée. Je conçois que le ou la camarade qui continue à fréquenter celle ou celui qui lui a fait comprendre son désir, puisse être tenu responsable par l'intéressé de la souffrance que son refus ultérieur peut occasionner. Et si l'on a affaire à un tempérament exclusif quelle douleur ne s'expose-t-on pas à créer? Qui en voudrait à celui qui souffre de s'en prendre à celui qui le fait souffrir? Et si c'est uniquement en matière amoureuse que la camaraderie est incapable d'apaiser, de guérir la souffrance, à quoi sert-elle? Remarque que je me contente dans tout cela de poser les termes du problème... termes que je pourrais corser en invoquant simplement ma propre expérience.

J'ai appris l'autre jour qu'un camarade individualiste anarchiste avait dû, pour satisfaire ses nécessités sexuelles, recourir à... une maison de prostitution. J'avoue franchement que je n'en suis pas fier... pas plus pour « mon milieu » que pour les compagnes qui en font partie.....

E. ARMAND.



P. VIGNÉ D'OTTON : La Nouvelle Gloire du Sabre (2^e série). — Après les Crimes du service de santé et de l'Etat-Major de la marine, suivi du Véritable scandale des Pensions, livre dont les graves et sensationnelles accusations attendent encore un démenti de la part des intéressés clairement désignés, voici : Pages Rouges. Ces pages sont peut-être la partie la plus émouvante du réquisitoire abondamment documenté de Paul Vigné d'Octon. Les événements de la Mer Noire y sont exposés avec toute la sincérité et toute la précision que peut exiger un historien digne de ce nom.

De même a été menée par l'auteur, une longue enquête sur les atrocités inhérentes à la guerre, et qui sont l'expression douloureuse et inéluctable de sa loi d'airain.

Un magistral Avant-Propos, résume avec une non moins précise éloquence, ce que sont au point de vue biologique, les notions de Patrie, Peuple, Nationalité que l'on trouve, depuis les débuts de la civilisation, à l'origine de toutes les guerres. 6 fr. franco à nos bureaux.

JEAN BÉCHET : Pierre Vernot, ouvrier maçon, 6 fr. 75. Editions Eug. Figuière.

NINO NAPOLITANO : Giovanni Bovio, Biblioteca « Spartaco », Roma; Il pagliaccio d'Italia, Palermo.

ALBIN : Marcel Millet, n° 23 des « Croquis Brefs ». Chez l'auteur, 4, rue Jean-Julien, à Lyon. 20 cent.

ELISÉE RECLUS : L'Anarchie. — PIERRE KROPOTKINE : Le principe anarchiste (Numéro de février de « la Brochure mensuelle », 39, rue de Bretagne, Paris, 3^e). Editions du Groupe de propagande par la brochure.

J. ANGLAS : Les grandes questions biologiques depuis Darwin jusqu'à nos jours. — A. HERNARD : La Psychanalyse, théorie sexuelle de Freud. 4 fr. 75, chez Stock (collection de « La Culture Moderne »).

GISELE VALLERIEY : Promenades à béquilles, 3 fr. (collection littéraire de la Revue « Les Primaires »).

On nous prie d'annoncer la parution d'un nouvel organe de libre examen et de libre discussion : L'Idée Anarchiste. — Principaux collaborateurs pour l'extérieur : Malatesta, Bertoni, Max Nettlau, R. Rocker, A. Schapiro, A.-D. Santi la, etc... Pour la France : Rhillon, Souberville, Content, Barbé, Nadaud, Nicol, etc... Abonnements de 10 et 20 numéros, pour la France : 2 fr. 50 et 5 fr.; pour l'extérieur : 3 fr. 50 et 7 fr. — Administration : Lucien Haussard, Boite postale n° 8, bureau Paris.

Aristide Lapeyre et Dargy, feront paraître, en mars, une revue éclectique, mi-imprimée, mi-polytypée. Cette revue s'occupera de littérature, de critiques, d'études. Seuls les articles à tendances autoritaires, pouvant amener des polémiques d'individualités, seront refusés. S'adresser à A. Lapeyre, 5, rue de la Vérité, « Villa Raoul », Talence (Gironde).

On nous annonce la réapparition du périodique italien Iconoclasta. S'adresser à « Iconoclasta », rue Louis-Blanc, 9, Paris, 10^e.

« La Revue Anarchiste » sommaire du dernier numéro : Les Réfractaires, Médiney. — Les agents provocateurs à la fin du XIX^e siècle, Georges Vidal. — La force macabre : Chez la tante, Bratus Mercecau. — Co-munisme et Mazdaïsme, M. Raymond. — La Poésie : Aux femmes, Karantec. — D'où vient la vie, Gypselas. — Revue des Revues, Maurice Wallens. — La Vie littéraire, P. Vigne d'Octon. — Le numéro : 1 fr. 50. S'adresser à l'administration : 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

Par E. ARMAND : Amour Libre et Liberté Sexuelle. La question des rapports sexuels et le point de vue individualiste : Qu'est-ce que l'amour? — L'éducation sexuelle. — La cohabitation. — La jalousie. — Le stimulus sexuel l'obsécité, la pudeur, l'émancipation sexuelle. — Tartuffe et ses disciples. — Lettre ouverte à une jeune camarade. — Variations sur la Volupté. Couverture avec dessin de A. Schneider, franco : 55 cent.



Pour la vie du journal :

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro : Souscription permanente. — Marius Autard, 1 50. Ernest Noël, 6 35. François Le Pape, 4 50. Roche, 0 50. L. Girard, 4 50. Joseph Fontbonat, 6. E. Croisy, 1. Marcel Wallens, 5. Rosa Gaymard, 15. A. Swarzen, 2. Berthe Turmeau, 3. J. Taisne, 5. Th. Besnard, 0 50. L. Delbos, 6 50. Alex. Pech, 0 50. Louis Millerin, 0 50. Clavaud, 0 50. Ed. Blanchard, 0 50. Eug. Moreau, 0 50. Paul Colton, 5. Bousquet, 2. Henneguin-Dupré, 4. P. Defougères, 2. E. Torne, 1. Em. Harman, 2 50. Lebréton, 2. Paul Penhard, 2 50. Anonyme, r. du Château-d'Eau, 2. Collecteur, du Château-d'Eau, 11. J.M.B., 4 50. Emile Fischer, 1 50. Benigno Gonzalez, 10. Charles Bénard, 2 50. Amelia, 1 50. Charles Dezanis, 4 50. Marius Chatain, 2 25. Dr A. Guu, 0 50. Celestin Bayle, 4. Alphonse Ribochon, 2 25. Stéphan, 0 25. Yves Le Jort, 4 50. Alfred Sors, 25. Chauchot, 6 50. Léon Hubert, 1 75. Aline Stauffer, 7. Blanche Lalot, 10. Joseph Freppaz, 5. G. Arvant, 1 25. Julien Rey, 3. Michel Pierre, 1 50. G. Robin, 4 50. Alfred, 1 50. Robert et Auguste Sac, 2. Jules Ponchon, 2 50. H. Cuisinier, 10. — Total : 216 fr. 30. Liste arrêtée au 10 janvier 1924.

Du 1^{er} au 31 décembre : RECETTES : Abonnements, renouvellements, vente au n° 996 00; souscriptions, 592 45; total : 1 589 20. DEPENSES : tirage 8.800 exempl. de l'en dehors et suppléments divers 1094 50; expédition et correspondance, 161 75; frais généraux et d'administration, 90 00; travail de rédaction, 0 00; total : 1 246 25. DEFICIT précédent 385 27, actuel... 42 32.

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de l'en dehors.

— ON EST PRIÉ de joindre un timbre à toutes les lettres adressées pour transmission et de les inclure sous enveloppe au bur. du journal. — NE PLUS nous envoyer de coupures Chambres de Commerce. Trop difficile à échanger.

— Nos correspond. nous faciliter, la besogne en renouvel. leur adresse dans chac. de leurs lettres.

— Les destinataires des bandes portant la mention : « Votre abonnement est terminé » nous doivent ou leur réabonnement (échecance du 15 mai) ou leur abonnement.

Marius Jean, Henri Blotry, Le Philippiant, F. Leconte, Erhouet, Laurent, Le Kormec, Joseph Prati, Julien Rigal, J. Legars, Henri Simon. Quelles sont vos adresses actuelles pour envoi de vos abonnements et exemplaires de l'Initiation.

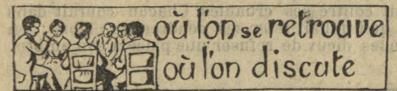
— CAMARADE, possédant machine à écrire, se charge de copies littéraires et scientifiques : livres, pièces de théâtre, thèses, questions d'examen, etc... Travail soigné. — Prix très modéré. — S'adresser chez René d'Oxeuil, 5, rue Berthollet (*).

— JEUNE CAMARADE, pacifiste de cœur et d'esprit, désir. f. connaît. compagne de sentiments élevés. Ecr. 1^{re} lettre à C. M. J. 1313, sous enveloppe, aux bureaux de l'en dehors.

— UN DE NOS ABONNÉS, bonne éducation, de santé délicate, se rendant assez fréquemment à Paris, désirerait trouver une camarade qui pourrait mettre chambre à sa disposition et préparer nourriture très simple. Désintéresserait. E. S. même adresse.

— CAMARADE désir. corresp. avec lectrice de l'en dehors âgée vingtaine d'années, partageant les idées de ce journal, susceptible de devenir sa compagne. Henri Kolb, pour A. S., 20, rue Clairaut, Paris, 17^e.

— ON DESIRE f. con. compagne abs. um. dans nos idées habit. Paris ou proche banlieue et disposant quelq. loisirs. Ecr. F. E. bureaux du journal.



PARIS. — Les Compagnons de l'en dehors se réunissent le 2^e et le 4^e lundi du mois, Bar des Aviateurs, 51, rue du Château-d'Eau, à 20 h. 1/2 (métro Château-d'Eau).
Lundi 24 mars : La loi intérieure et les concessions, par E. Armand.
Lundi 14 avril,

ECOLE DU PROPAGANDISTE. — Programme du Cours d'Histoire de la Philosophie pour 1924. — Salle de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne. professeur : GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS. — I. Critique de la philosophie et des philosophes. — II. Philosophie primitive et pré-historique : animisme et totémisme. — III. Philosophie atlante : la civilisation du bronze et la culte du soleil. — L'Atlantide, de Roger Dévigne. — IV. Philosophie orientale, Philosophie égyptienne et paléstinienne, chaldéenne, assyrienne, babylonienne, chanéenne. Les Phéniciens. — V. Philosophie hébraïque. Moïse et le Code du Sinaï. — VI. Philosophie persane. Zoroastre et le Mazdaïsme. Analyse du Zend-Avesta. — VII. Philosophie hindoue. Bouddhisme et brahmanisme (loi de Maou). Des Upanishads à Mahatma Gandhi. L'érotique religieuse : le Kama-Soutra, traité des règles de l'amour. VIII. Philosophie chinoise : taoïsme et confucisme. — IX. Philosophie japonaise et arabe. — X. Les Pré-Socratiques.

Pour tous renseignements, s'adresser à Chéron, à la Librairie Sociale, 9, rue Louis Blanc, Paris XI^e.
Grupo Libertaria Idista. — Ceux d'entre nos lecteurs que la question intéresserait sont priés de nous en faire part, il existe un groupe idista, composé exclusivement d'individualistes ou communistes anarchistes. Ce groupement englobe tous les camarades résidant en France. Pour tous renseignements, s'adresser à Jules Vignes, à Saint-Genès-Laval (Rhône) (par correspondance). Cours gratuit de langue internationale Ido, fonctionnant toute l'année au siège du groupe à l'adresse ci-dessus.

NOS « PIQURES D'AIGUILLES », papiers sur excellent papier gommé blanc et couleur. 10 feuilles, 20 gravures, 140 textes. Franco, 4 francs.

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

- par E. Armand
- La Valeur et les conséquences de son abolition. 0 25
- Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste. 0 45
- L'anarchisme comme vie et comme activité. 0 40
- Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes. 0 20
- La vie comme expérience. Fiéreté. 0 20
- La procréation au pt de vue individualiste. 0 20
- Les besoins factices, les stimulants et les individualistes. 0 40
- A vous, les humbles (placard pap. couleur). 0 20
- Le plus grand danger de l'après-guerre. 0 25
- Lettre ouverte aux travailleurs des champs. 0 25
- L'illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste. 0 30
- Amour libre et Liberté sexuelle. Variations sur la volupté. 0 55
- Mon athéisme. 0 45
- Est-ce cela que vous appelez « vivre » ? — La Ruse. — L'en dehors (en français et en ido). 0 15
- par Benj. E. Tucker
- Ce que sont les anarchistes individualistes. 0 10
- par Voltairine de Cleyre
- L'idée dominante (Edition augmentée). 0 20
- par Albert Libertad
- La joie de vivre. 0 20
- par Gérard de Lacaze-Duthiers
- Les vrais révolutionnaires, les 3 exempl. 0 15
- par Alba Satterthwaite
- Le Grand Fléau : Le Christianisme. Si j'étais Dieu. 0 10
- « Notre » Individualiste (texte français et ido). « Pour la fin de la guerre ». 0 10
- Les 22 brochures ou tracts franco : 2 fr. 75. (sous enveloppe : fr. 3,00)

Collections
par delà la mélée, n° 11 à 42. 7 50
L'en dehors, premier format, n° 1 à 16/17. 4 »
Cartes postales, la série de 10. 4 »
— (5 séries). 4 »
Piqûres d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes). 4 »

- LEFÈVRE (A.). — La Grèce antique. 9 50
- La Philosophie. 12 75
- La Religion. 15 75
- LEFCAÏO HEARN. — Feuilles éparses de littératures étrangères. 7 50
- LEPELLETIER (Edmond). — Paul Verlaine, sa vie, son œuvre. 15 75
- LOEB (Jacques). — La Fécondation chimique. 8 50

Miel

Comme l'an passé, les camarades qui apprécient les vertus du miel et son rôle bienfaisant dans l'alimentation pourrnt s'en procurer, à des conditions spéciales, en s'adressant à STEPHEN MAC SAY, apiculteur, Place Nicotchet, Chartres. Ils recevront franco — indiquer gare — (do mètre, 4 fr. 50 en plus), boîte métal de 5 ou 10 kilos (brut pour net) contre mandat de 30 ou 58 francs — chèques postaux : Paris, 4^e arrondissement, 541.02 — Demander prix pour colonies et étranger.

Livres d'occasion. — J. Simon : Conférences thérapeutiques et cliniques sur les maladies des enfants, 2 vol. cart., 9 fr. 50. — E. Pothé : Applications de la télégraphie sans fil (neuf), 2 fr. 50 — Eugène Sué : Romans, 12 fr., un gros vol. relié. — Victor Hugo : Napoléon le Petit, relié, 4 fr. — E. Castex : Electricité médicale (672 p., état presque neuf), cart., 6 fr. 50. — Paul Marguerite : La Mouche, 2 fr. 50. — Pierre Blanchard : Le Plutarque de la Jeunesse, relié, 6 fr. — Cassel's German-english and english-german pronouncing Dictionary, 6 fr.

Adrien Baret : 2^e année d'anglais, 2 fr. — Paul-Louis Courier : Œuvres complètes, 6 fr. 50. Ostwald : L'évolution d'une Science : La Chimie, 3 fr. 75.

Alexandre Ular : La Révolution Russe, 3 fr. 50. Edgard Allix : Economie politique, cart., 1 fr. 50. Marmontel : Les Incas (édition 1777), état neuf, relié, 10 fr.

Rial Faber : Paturot ou la recherche d'une conviction sociale, 3 fr. — Henri Dugard : Le Maroc de 1919, 3 fr. 50. — G. Blondel : L'Education économique du peuple allemand, 2 fr. 50. — Michelet et Quinet : Les Jésuites, 3 fr. 50. — Louis Figuière : Le lendemain de la mort ou la vie future selon la science, 3 fr. 50. — Voltaire : Contes et

Romans, cart., 3 fr. 50. — Alfred de Musset : Confession d'enfant du siècle, relié, 3 fr. 50. — V. Coissac : Les erreurs de la science contemporaine, 3 fr. — L. Simonin : L'Or et l'Argent (Biblioth. des Merveilles), 3 fr. 50. — Barbusse : Clarté, 2 fr. 50.

Indiquer volumes en remplacement au cas de vente de celui demandé.

Ainsi chantait un "en dehors"

par E. ARMAND
Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.
Un volume de 150 à 175 pages, sur beau papier, tirage soigné.

Bulletin de Souscription

Nom et prénoms

Adresse complète

(Ecrire très lisiblement.)

Nombre de volumes souscrits à 5 francs

l'exemplaire

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

56. Paul Penhard. — 57. Macarano. — 58. Chambard aîné. — 59. Murgadella. — 60. De Vlaemnicki. — 61. Félix Denégy. — 62. Lazare Roubaud. — 63. Rosa Gaymard. — 64. G. Souffé. — 65. Berthe Turmeau. — 66. Gaston Pagnon. — 67. Alfred Dubuis. — 68. Henneguin-Dupré. — 69. Paul Defougères. — 70. Marcel Girard. — 71. Franz Servais. — 72. H. Vinez. — 73-74. Blanche Lalot (2 exemplaires). — 75. Stephen Mac Say. — 76. Alzir Hella. — 77. Lucien Mevel.

Il reste encore 423 souscriptions environ à trouver.

Le Gérant : A. MORAND.
Imp. Coop. « LA LABORIEUSE »
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS